

actes contradictoires ou contraires ; de suite, nous obtenons des résultats destructifs du bon, du bien et du beau.

L'idée d'ordre n'admet donc pas d'exclusion ; mieux que nous ne pourrions le démontrer, nous sentons qu'il s'applique, qu'il doit présider à tous les actes de la vie et dans tous les milieux.

Nous avons tantôt dit un mot de l'influence de l'ordre dans la société. Nous voyons que, seul, il peut lui garantir l'obéissance aux lois, le respect des autorités, l'union de tous les membres, et, comme conséquences, le travail, la prospérité, le progrès, tous éléments constitutifs de l'ordre, qui s'identifient avec lui. Et si l'ordre assure tous ces avantages à la société, n'est-ce pas une nécessité de l'établir à l'école ? Ses effets salutaires ne sont-ils pas aussi évidents dans ce milieu où nous retrouvons tous les éléments de la société future ? Société elle-même du reste, ayant ses qualités et ses défauts, ses vertus et ses vices, que nous devons développer ou combattre, exciter ou éteindre ; société que nous devons habituer à l'obéissance, initier au respect de l'autorité, préparer au travail.

Obéissance, respect, travail, voilà l'ordre, voilà l'école.

Quels sont donc les moyens que l'instituteur doit employer pour atteindre à ce but immédiat, qui n'est que la synthèse des tentatives qu'il fait chaque jour pour satisfaire aux exigences de son mandat ?

Vaste question dont la solution tient à des influences bien diverses et qui se modifient souvent, suivant les lieux, suivant les individus. Question complexe, que l'homme dont les années ont mûri l'expérience pourrait seul suivre dans ses points principaux, ses développements et ses conséquences, et que nous ne pouvons traiter que bien superficiellement.

L'expérience a suffisamment établi que les bonnes relations de l'instituteur avec

les autorités et les parents exercent une influence salutaire sur la prospérité de l'école. Or, qui dit prospérité dit ordre ; et nous pensons qu'un premier pas est fait en faveur de l'ordre dans les classes, si ces bonnes relations existent entre l'instituteur et les habitants. Il est en effet certain que la confiance et la considération dont nous sommes entourés de la part des populations influent considérablement sur les dispositions de l'enfant à notre égard ; car l'élève, quoique enfant, a l'intelligence assez perspicace pour saisir tout l'avantage que ces relations amicales donnent à l'instituteur auprès des parents, et, par suite, sur eux. Et il est, en outre, vrai de dire que cette estime dont les parents honorent l'instituteur, qu'ils manifestent dans leurs actes et dans leurs conversations, inspire, à l'insu de l'enfant, le respect et la crainte d'une autorité que le père et la mère sont les premiers à nous reconnaître.

Certes ce sont là des dispositions bien favorables que l'instituteur s'assure dès le principe chez l'élève. Il importe, maintenant qu'il est à l'école, de maintenir l'enfant dans ces dispositions ; il importe d'empêcher que, par un contact de tous les instants, cette impression première n'aille en s'effaçant. Là gît la difficulté ; là est le succès, là aussi se cache l'écueil.

Pour surmonter cette difficulté faut-il user de sévérité ? Faut-il inspirer aux enfants cette même terreur que fait naître un conte de revenants dans une âme crédule ? Faut-il, au moindre écart du règlement, recourir aux punitions ? Au contraire, la bonté doit-elle être notre guide ? Faut-il se borner à flétrir et à réprimander les actes répréhensibles, faut-il récompenser tout acte louable ?

Ni l'un, ni l'autre ; les punitions ont un bon côté, mais les récompenses pourraient bien avoir leur mauvais.

Ne serait-il pas possible sans aller aux excès ni dans un sens ni dans l'autre,